

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Excursions sur les bords du Rhin en Hollande et en Belgique ...

Chaumont

Limoges, [1858?]

V.

[urn:nbn:de:bsz:31-125034](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-125034)

V.



Francfort-sur-Mein. — L'Hôtel du Cygne. — Le Suisse polyglotte. — Merveilleux-effet d'une calotte. — Ce que c'est qu'une ville libre. — Le Quartier des Juifs. — Monuments et Légendes. — Le Roemer et les Empereurs. — La Bulle d'or. — Nuit orageuse. — *Hombourg* et ses Héros. — Le Taunus. — Un Pâtre. — *Mayence.* — Un ci-devant jeune homme. — Erudition du Rédacteur. — Les Beautés de la ville. — Autrichiens et Prussiens. — *Wiesbaden.* — La Chapelle et ses Popes.

Avant de parler de la ville, laissez-moi parler d'un point imperceptible dans la ville, à savoir du Schwan-Hoff, l'Hôtel du Cygne. C'est un vrai coupe-gorge. On y assassine les voyageurs. Et, ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'il n'y a nul recours à la police contre ce guet-à-pens. On vous tue, et vous n'avez pas mot à dire. Vous crieriez comme un écorché, qu'on ne vous entendrait pas.

Croyez-moi sur parole, moi, Fernand Solmiré, et d'ailleurs lisez!

Nous arrivons à Francfort, n'est-ce pas? Notre premier soin n'est pas d'examiner les boulevards que nous traversons près du chemin de fer, ni le quai du Mein que nous suivons, ni les magnifiques hôtels qui le bordent à perte de vue, ni les clochers, ni les tours qui décorent la rive opposée, ni la belle rue de la Zeil où nous prenons gîte, ni le corps-de-garde orné de Prussiens au casque en cuir bouilli orné d'une pointe de cuivre, ni les Autrichiens blancs au chapeau retroussé, fièrement porteur de plumes de coq à la Freychutz, ni l'hôtel même du Cygne, et son gracieux cortège de garçons venant à notre rencontre pour nous faire honneur, mais bien de nous enquérir aussitôt de madame Daurey, Emile pour se jeter dans ses bras, nous tous, pour lui serrer la main, et lui demander des nouvelles de sa santé.

— Montame Toré? nous dit le Suisse, car l'hôtel du Cygne a un Suisse, non pas un Suisse équipé comme un suisse d'église, mais un Suisse en redingotte de couleur douteuse, un Suisse aux cheveux hérissés, aux moustaches formidables, à l'œil glauque, qui se tient là sous le portique; n'allez pas croire que ce soit pour tirer le cordon, fi donc! c'est

tout au plus bon pour le faubourg Saint-Germain, un pareil usage, mais pour répondre en toutes langues aux personnes qui se présentent, et combien il s'en présente, *benedetto Dio!* par jour, par heure, par minute, dans cet hôtel du Cygne, sans rien dire des nuits... Montame Toré, nous dit le Suisse, il n'etre bas izi... !

Cet homme parle aussi le français, vous voyez.

On s'explique : madame Daurey est à la promenade, peut-être ?

— Ia. No. Oh! montame Toré, pien, pien, une Frencheman ? Ia, il etre à la gambagne...

— Qu'est-ce que c'est que la gambagne ? dit Emile.

Bref : nous apprenons bientôt que la maîtresse de l'hôtel a un très-joli pavillon hors de la ville, sur les bords du Mein, et que madame Daurey, prise en amitié par cette dame, est allée passer la journée de la veille au-dehors, et se trouve encore à la campagne.

M. Verbedur ordonne de nous préparer des chambres, demande une calèche, et nous voici courant vers les boulevards qui ceignent Francfort, à la recherche de notre Sœur de Charité.

Savez-vous bien qu'ils ne sont nullement à dédaigner, ces boulevards ? Mais c'est une magnifique allée circulaire, plantée de beaux arbres, décorée du côté de la ville de bosquets du plus beau vert, qui se perpétuent dans tout le pourtour, et ornée de l'autre de délicieux hôtels, de charmantes villas, et au loin des bordures des collines et de frais rameaux.

Nous trouvons madame Daurey dans un exquis retiro, déjà tout occupée à donner de bons soins à une pauvre femme malade, qui la voit partir avec bien du regret. C'est un tableau touchant que le chagrin de cette brave mendicante, et le bonheur que le fils trouve à revoir sa mère, et la mère à serrer son fils dans ses bras.

Remontés en voiture, notre automédon, qui a reçu des ordres, nous conduit au point le plus éclairé de la promenade, près de la *Porte de Bockenheim*, où la musique autrichienne fait entendre ses plus beaux airs. Il y a foule. Grandes dames et beaux messieurs, officiers de tous grades, Prussiens et Autrichiens, soldats de toutes armes surtout, et quelques équipages, vont, viennent ou stationnent. Une chose me frappe, c'est que tous les yeux se portent sur nous. Qu'avons-nous d'extraordinaire ? Ah ! j'y suis ! Emile a eu la fantaisie de mettre aujourd'hui sa calotte d'étudiant d'Heidelberg. Elle est galonnée d'or. Comme avec cela, pour revoir sa mère, il a revêtu son plus joli costume de *gambagne*, et qu'il s'est placé passablement en évidence, nous avons bientôt la certitude que c'est en son honneur que la ville de Francfort reste ébahie, dans la personne de ses manants. Par manants, je veux dire ceux qui résident, *manens*, *manentis*, qui demeure. Merveilleux effet d'une calotte !

Vous n'oubliez pas que Francfort-sur-Mein est une *ville libre*, lecteurs, avec Lubeck, Hambourg et Brême, plus connues sous le nom de villes Hanséatiques, à cause de leurs

privilèges. Or, voisine du grand duché de Bade, des duchés de Hesse et de Nassau, libre enfin, et ne relevant que d'elle-même, Francfort est occupée par une nombreuse garnison de la Prusse, et une toute aussi nombreuse de l'Autriche. Au lieu d'un maître elle en a deux : voilà ce que c'est qu'une ville libre ! Il faut dire, par exemple, que c'est tout plaisir pour la ville à se voir sillonnée en tous sens par les pittoresques uniformes de l'infanterie blanche des Autrichiens, et des chasseurs d'Opéra-Comique prussiens.

C'est ainsi qu'à notre détour de rue, nous entendions une musique bruyante qui venait à nous. Aussitôt nous apparaît tout un bataillon, dont les armes ne brillaient plus qu'à travers une épaisse verdure. C'étaient les carabiniers qui revenaient du tir, et, comme les anciens Romains, les vainqueurs étaient couronnés de feuillages, tandis que leurs camarades tenaient des palmes à la main pour leur faire honneur.

Nous étions à un samedi ce jour-là, et nous nous trouvions à ce moment même, dans une rue étroite, sombre, humide, dont toutes les portes montraient des figures hâves et des toilettes plus que suspectes, tandis que les fenêtres étalaient des loques et des haillons de toutes sortes. Voici que nous passons près d'une maison dont quelques matrones jaunes et édentées faisaient les cariatides.

— Levez les yeux, nous dit notre cocher : là est né Rostchild.

— Le roi des banquiers et le banquier des rois ? dit Emile.

— Nous sommes donc dans le quartier des Juifs ? demandai-je.

— En plein ! me dit l'automédon.

Nous aurions bien tous désiré pénétrer dans une de leurs synagogues ; mais ce n'était pas l'heure, nous dit-on, et il fallut y renoncer. Toutes fois, je n'oublierai jamais cette population frétilant dans les rues où nous étions, toute d'un luxe de mauvais goût ou d'une misère profonde, frappée d'un anathème visible qui rend son allure suspecte, son œil hypocrite, et sa taille voutée.

Et c'est là, parmi cette tourbe, dans cette rue immonde, au sein de cette pauvre maison, qu'est né le moderne Crésus...

Mais qu'importe :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux !

Nous voici sur le quai du Mein, dont la rue des Juifs est fort voisine ; image de la vie, le bonheur marche à côté de la calamité, et la richesse coudoie l'indigence. Cette partie de la ville se nomme Belle-Vue : les habitants, en effet, peuvent voir de leurs fenêtres les montagnes de l'Odenwald et la vallée supérieure du Mein.

Le pont qui couvre cette rivière et relie Francfort à son faubourg de Sachsenhausen, se montre à nous de profil d'abord, puis de face, quand nous atteignons la tête de la

Excursions.

Fahrgasse, qui y aboutit. Il est tout en grès. Sa date est de 1340. Sur un socle énorme, se dresse, au milieu, la statue colossale de Charlemagne, en granit, élevée en 1846.

— Jadis, me dit le cocher près duquel je suis assis pour prendre des notes, car c'est moi, Fernand Solmiré, qui suis chargé de la rédaction de ce chapitre, jadis il y avait sur le parapet du pont, là, un bras de pierre armé d'une hache, avec cette inscription :

Celui qui rompra la franchise de ce pont aura sa main sacrilège coupée.

Or, la franchise de ce pont consistait en ce que personne n'y devait être frappé.

— Et cette barre de fer que surmonte un coq doré, que veut-elle dire ? demandai-je.

— Ah ! ah ! écoutez notre histoire... dit en riant le phaëton en livrée :

L'architecte, qui avait l'entreprise de ce pont, devait le livrer à une époque convenue. Il n'avait plus que deux jours avant d'atteindre le terme fatal, quand assuré de l'impossibilité de mettre son œuvre à fin, notre artiste, au désespoir, invoqua le diable. Le diable ne se fit pas attendre.

— Ton travail sera terminé, lui dit maître Satan, si tu me livres le premier être qui passera le pont...

— C'est dit ! fit l'architecte.

Le diable acheva le pont pendant la nuit, et au point du jour, sous le travestissement d'un faquin, maître Satan attendit le passage de l'individu promis. Déjà de sa langue il se léchait les lèvres, lorsque paraît notre artiste, poussant devant lui fort précautionneusement un coq qui suivit le pont et le franchit le premier.

— Je suis volé ! fit le diable.

Et, au lieu d'une âme que voulait Satan, il prit le pauvre coq et, dans sa fureur, le jeta au travers du tablier du pont, ce qui fit un trou. Ce trou subsista toujours, car toute maçonnerie est immédiatement détruite par le diable. Aussi le couvrit-on de planches...

— Où est ce trou ? demandai-je fort curieusement.

Le cocher ne put le retrouver et s'en tint là dans son dire. Mais j'ai appris qu'autrefois, en effet, on ne couvrait le centre du pont que de planches afin de pouvoir les enlever au besoin, et interrompre de la sorte, très-facilement, les communications entre les deux rivages, en temps de guerre.

— Que veulent dire ces barraques dont on couvre le quai, et que l'on dresse dans toutes ces rues tortueuses qui l'avoisinent et qui entourent l'hôtel-de-ville, *Ræmer* ? dis-je au cocher.

— Monsieur, fit-il avec importance, la ville *libre* de Francfort, située sur la rive droite du Mein, est une des plus considérables de l'Allemagne. Par sa situation au point central, elle fait un commerce considérable. La richesse et le bien-être règnent dans ses murs.

— Excepté dans le quartier des Juifs ? dis-je.

— Oh ! c'est la nation maudite de Dieu , celle-là ! n'en parlons pas , reprit mon homme. Or, à Pâques , et au mois de septembre , nous avons une des plus belles foires de l'Europe. Elle ouvre dans quelques jours , on la prépare , et c'est pour cela qu'on dresse ces boutiques , et que marchands , bateleurs , mimes , saltimbanques et autres élèvent leurs cabines et leurs barraques.

Sur ce , nous arrivons au Rœmer.

Avant d'y entrer , M. Verbedur nous raconte magistralement , sur le perron qui domine l'antique place qui l'entoure , la généalogie de Francfort.

— Le nom de cette ville se montre pour la première fois dans les chroniques du temps de Charlemagne , nous dit-il. Ce prince opéra son passage sur le Mein , pour courir sus aux Saxons , et c'est pour cela que nous avons vu la statue tout-à-l'heure.

L'empereur Louis le Dévot donna à cette ville le droit de cité en 833.

Louis le Germanique , fils de notre Louis le Débonnaire , en fit la capitale de l'Autriche , et le *Sualoff* , que nous visiterons , et où nous ne trouverons qu'une antique chapelle et une vieille tour , datant de Louis le Germanique , est construit sur l'emplacement du palais qu'y occupèrent nos rois Carlovingiens.

L'empereur Frédéric II y établit , en 1249 , la grande foire qui ouvre ces jours-ci.

Charles IV , dans la fameuse *bulle d'or* , déclara Francfort ville électorale perpétuelle de l'empire.

Des sacres impériaux et de nombreux congrès princiers y eurent lieu au *xvi^e* et *xvii^e* siècles.

Custine , à la tête d'une armée française , la prit en 1792.

En 1806 , elle fut faite la capitale de la Confédération du Rhin.

En 1810 , elle devint la capitale du nouveau grand-duché de Francfort.

Enfin , par le traité de Vienne , en 1815 , elle fut nommée ville libre et siège de la diète germanique.

— Mais Francfort a-t-elle appartenu aux Romains , cher maître ? demande Emile.

— Sans doute , comme le monde entier... répondit notre illustre pédagogue. Les Romains y avaient fondé une colonie. Le site était trop beau pour qu'ils ne le remarquassent pas.

Après eux , et autour de la forteresse qu'ils avaient construite sur Mein , les Francs s'établirent et lui donnèrent leur nom de...

— Francfort ! ah ! je comprends , s'écria notre impétueux tourbillon.

— Maintenant , pénétrons dans le Rœmer. C'est un monument moins remarquable par son architecture que par les souvenirs historiques qui s'y rattachent. C'est là que les élections des empereurs eurent lieu pendant plusieurs siècles , et c'est à Aix-la-Chapelle qu'on les intronisait sur le trône et avec les insignes de Charlemagne , qui fut le plus grand empereur d'Allemagne comme le plus grand roi de France. Vous allez voir dans la grande

salle, dont voici les fenêtres au premier, peints à fresque, les portraits de tous les preux qui ont occupé le trône impérial depuis Conrad jusqu'à François II, le père de notre admirable et sainte Marie-Antoinette d'Autriche, femme de Louis XVI. C'est sur cette place, dit le Rœmberg, qu'avaient lieu les réjouissances publiques données au peuple à l'occasion des élections, et c'est de ce perron qu'on en faisait connaître les résultats.

Nous pouvons enfin satisfaire notre curiosité. Mais nous nous assurons bientôt que cette salle, où les nouveaux empereurs ceignaient la couronne du saint-empire romain, à part ses peintures, est fort ordinaire. Elle n'est pas même régulière.

La salle des élections est plus curieuse, dans ce sens que le mobilier et les tentures n'ont pas été changées depuis des siècles, et ont été le témoin de grandes scènes historiques.

On nous y montre la bulle d'or de Charles IV. C'est elle qui forme la grande charte, ou loi fondamentale de l'empire germanique, et qui sert encore aujourd'hui de règle dans les décisions de la diète. Cette bulle est écrite en latin sur vélin, avec un sceau d'or, de la grandeur d'une pièce de deux francs, attaché par un fil d'or.

— Ce nom de bulle dérive du latin *bullā*, nous dit le cicerone obligé, et signifie sceau. Pendant le règne de Napoléon, cette bulle d'or fut transférée de Francfort à Paris. Mais 1815 nous l'a rendue.

Du Rœmer, nous nous rendons, en passant près d'une petite maison faisant angle, à tourelles, et ornée du portrait de Luther, que ce réformateur a long-temps habitée, au palais de la diète germanique. Il n'y a rien à dire sur cette construction fort vulgaire.

Nous voyons aussi la bourse, dont les colonnes de la salle, ayant des chapiteaux à entonnoir, peints à fresque, produisent un effet assez original.

Puis, nous nous rendons à la tour d'Eschenheim.

— Qu'est-ce que la tour d'Eschenheim ? allez-vous me dire...

Le voici : dans la rue d'Eschenheim, s'élève une tour surmontée de cinq flèches, dont les quatre petites se groupent autour de la principale. Cette principale flèche est couronnée d'une girouette de fer blanc dans laquelle on remarque le chiffre 9 percé à jour.

Vous ne voyez rien d'extraordinaire jusque-là dans ce chiffre 9, que vous supposez percé sans doute par le ferblantier ? Il n'en est rien.

— Jean Winkelsée, un braconnier fameux, me dit le gardien de la tour qui raconte sa légende pour la dix-neuf mille cinq cent soixante-dix-septième fois, fut enfermé dans cette tour pour un délit de chasse assez grave; il avait tué trente-deux chevrettes et chevreuils dans un parc réservé ! Or, il était déjà depuis neuf jours dans cette prison, et le sommeil fuyait constamment ses paupières, car chaque fois qu'il allait s'endormir, la girouette, que vous voyez, grinçait à faire frémir au-dessus de sa tête. L'infortuné s'adressa aux juges. Il leur écrivit que s'il devenait libre, la ville serait témoin d'une preuve d'adresse qui ferait sa gloire, et qu'en souvenir de ses 9 nuits passées dans une cruelle

insomnie, il percerait, nonobstant la hauteur énorme de la tour, avec 9 balles, un magnifique 9 dans la terrible girouette.

Les juges répondirent ou qu'il percerait les 9 trous ou qu'il serait pendu.

Pauvre Winkelsée ! il n'y avait pas pour lui d'alternative. On lui apporte son arquebuse, il la charge, choisit ses balles, et le voici, au grand ébahissement des échevins et du peuple, qui ajuste, vise, et tire si bien, que vous, le voyez, les 9 balles ont percé les plus jolis 9 trous qu'il soit possible à un chasseur d'en faire, fût-il le plus habile mathématicien du monde.

Aussi vainement on lui proposa d'être capitaine des arquebusiers de la ville ; il refusa, le drôle, et, préférant au cri des girouettes le murmure du vent dans les bois, il s'en fut dans la Forêt-Noire.

Je remercie mon homme de son histoire, et M. Verbedure le paie. Car ici, comme par tous les pays que nous visitons, payer, payer toujours, c'est le dénouement éternel de la comédie. Encore sommes-nous assez heureux pour trouver à Francfort des gens qui parlent le français, car alors, comme en mille endroits, nous serions obligés de payer un interprète.

Nous remettons à demain, dimanche, à visiter les églises catholiques et les temples. L'heure du dîner approche, elle a même sonné depuis long temps à nos estomacs.

Ah ! mes amis, quelle nuit nous avons passée dans l'hôtel du Cygne, du cygne blanc encore ! On devrait l'appeler le serpent sonnette !

Il était minuit, et à dix heures nous nous étions dit : Bonsoir !

— Ponzoir ! avait sans doute répondu le fameux Suisse du vestibule, il n'y avre bas de ponzoir bour vous, mes mignons !

Donc il était minuit, et, couchés depuis deux heures, il ne nous avait pas été possible encore de fermer l'œil. Ce n'était pas une girouette grinçant sur sa flèche qui nous tourmentait nous, et nous livrait à l'insomnie, après une journée de fatigues ; mais figurez-vous qu'une sonnette retentissait à droite, et notre Suisse de beugler : *Au nimerò 4 !* puis une sonnette de gauche de s'irriter, et le Suisse de hurler : *Au nimerò 8 !* puis une cloche de tinter, et le Suisse de mugir : *Gez les Anclais di bremier !* Et quand l'un avait cessé, l'autre reprenait ; et quand cloches et sonnettes se taisaient, le Suisse clamait : *La borte ! oubrez la borte !*

— Dors-tu ? nous demandions-nous mutuellement.

Et personne ne dormait.

Mais voilà bien une autre affaire. Une heure du matin venait de sonner à tous les carillons de la ville, quand un bruit de tambours se fait entendre : puis au bruit de tambours se joint tout aussitôt le son strident de trompettes et de clairons.

— Est-ce que la ville libre deviendrait esclave et serait prise par surprise ? m'écriai-je.

— Non, dit Emile, c'est le Mein qui déborde, et ses flots jaunes s'approchent en mugissant.

Je ne veux pas allonger cet épisode, amis. Un incendie venait de se déclarer dans un faubourg, et la garnison prenait l'éveil pour aller au secours des infortunées victimes du sinistre. Mais l'incendie eut une fin, tandis que pendant les cinq jours que nous passons à Francfort, les sonnettes et les cloches de l'hôtel n'ont pas tari. Oh ! que j'ai dit de fois, avec je ne sais quel poète, Voltaire, je crois :

Persécuteurs du genre humain
Qui sonnez sans miséricorde,
Que n'avez vous au cou la corde
Que vous tenez en votre main !

Le lendemain, pâles comme des spectres, peu solides sur nos jambes, nous avons cependant visité les églises catholiques, où nous avons rempli nos devoirs de chrétiens, et les temples protestants qui avaient quelque beauté digne de fixer les regards.

Je signale tout d'abord la cathédrale, fondée par l'empereur Louis le Germanique. Jadis elle s'appelait Sainte-Marie; aujourd'hui c'est Saint-Sauveur. Voici pourquoi, dit-on :

Louis le Germanique fêtait Noël à Francfort; il y attendait l'ouverture de la diète qu'il avait convoquée. Alors le démon, sous les dehors d'un ange, vint trouver son fils Charles, et lui révéla qu'il devait être exclu du trône par la volonté secrète de son père, qui serait dépossédé pour cette injustice. Charles, effrayé, vient à l'église pour prier. Le démon le suit et souffle ces mots à l'oreille du prince :

— Tu as peur, et pourquoi? Je suis l'envoyé de Dieu, ne crains pas, et prends cette hostie que je t'offre en communion.

Hélas ! Charles, à peine en possession de l'hostie, devient fou. Il crie, saute, répand la terreur parmi les assistants... Enfin on l'emmène hors de l'église, et les prières des fidèles obtiennent bientôt sa guérison.

Ce Charles fut plus tard Charles le Gros. Vous savez de quelle couardise il se rendit coupable à l'endroit de Paris assiégé par les Normands; aussi fut-il déposé plus tard, et à Francfort même.

Le Suisse nous guide dans les travaux et les échafaudages de cette église que l'on répare, et nous apprend qu'elle a été reconstruite dans les années 1315 et 1338. La tour, privée de sa flèche, est du xv^e siècle. Il nous fait voir de fort beaux tombeaux, entre autres celui de l'empereur Gunther de Schwartzbourg. Il nous signale les magnifiques vitraux du chœur qui représentent des scènes de la vie du patron, saint Barthélemy. Enfin nous lui demandons à voir les tableaux de l'Annonciation, et un *Noli me tangere*

dont on fait grand éloge. Le brave homme, qui ne nous a compris que très-difficilement, reste comme un Dieu Terme, en face de nous, et ne nous répond plus.

Nous prions encore, mes amis avec ferveur, et moi, je l'avoue, avec peu d'attention. Je suis dominé par cette idée : que d'empereurs ont été sacrés dans cette enceinte ! où sont-ils à cette heure ? Les derniers pâtres de leur empire n'ont-ils pas eu du Seigneur un compte moins terrible à rendre et un accueil plus favorable ?

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas!

Chers lecteurs, je vous recommande l'ascension de la tour de l'église paroissiale. La vue en est ravissante. Non-seulement la ville et ses environs vous apparaissent dans toute leur splendeur, mais aussi le Mein, la vallée et le Taunus, l'éternel Taunus qui l'encadre de la façon la plus pittoresque. Et puis au sud, les sommets de l'Odenwald ; à l'est, le mont Vogelsgebise, au sud-ouest, le mont Tonnerre, et partout la verdure, l'opulence, la prospérité.

Nous avons aussi visité le temple protestant de Saint-Paul, qui fut le siège du parlement allemand en 1848 et 1849.

Seul j'ai jeté un regard curieux dans l'église évangélique de Saint-Nicolas, qui date du XIII^e siècle et qui était la chapelle de Conrad III. Une multitude de tableaux en relief en décore les murailles.

Je me suis permis également de voir la chapelle luthérienne de Sainte-Catherine. Elle est du XVII^e, et contient des monuments dignes de remarque.

Il est de mon devoir de dire que nous avons été prendre des glaces sur la place que décore la statue de Goethe, né dans cette ville. Il n'est pas le seul grand homme dont se glorifie Francfort. Je suis obligé de signaler aussi Schlosser, historien ; Klinger, Brentano, Beltina d'Arnim, Børne, poètes ; et, si j'en passe, ce ne sont plus des meilleurs.

Hombourg ! Que nous avons envie de voir Hombourg ! Les journaux portent en si gros caractères, presque chaque jour, ce beau nom de Hombourg, qu'enfin nous décidons M. Verbedur à nous y conduire.

Hombourg d'ailleurs est tout près de Francfort. Une demi-heure de chemin de fer et une heure d'omnibus vous y conduisent. Donc le chemin de fer nous prend, et l'omnibus nous reçoit.

Or, voici qu'en face de nous, deux voyageurs, deux seulement, trouvent moyen de se glisser, l'un gros et silencieux comme un boyard en travail de digestion, l'autre mince et coquet comme un gentleman. Ce dernier est Autrichien : il arrive de l'exposition, et, parlant très-bien le français, nous donne des nouvelles de Paris, d'une voix timide d'abord, puis peu à peu s'enhardissant, nous apprend qu'il retourne à Vienne ; qu'il appartient à une maison de commerce ; que s'étant arrêté aux bains de Wisbaden, il a

voulu jouer; que d'abord il a perdu quarante francs, mais qu'ensuite il en a gagné soixante; puis qu'ayant eu la mauvaise chance de reperdre cent francs, il en est pour un vide dans sa bourse qu'il tient à réparer. C'est Hombourg qui rétablira l'équilibre détruit; il ne veut jouer que pour réparer sa perte. Une fois la somme recouvrée, il quittera le jeu, Hombourg et les bords du Rhin, pour rentrer en Autriche et méditer sur la leçon qu'il aura recue; que, du reste, la sagesse rend maître du jeu.

Sur ce, nous le quittons, car Hombourg est là qui nous montre sa rue longue, monotone et laide.

Hombourg est pourtant la capitale du landgraviat de Hesse-Hombourg. Mais si ses bains sont les plus fréquentés après ceux de Wisbaden, ce n'est pas à la beauté de la ville qu'ils le doivent, mais aux charmes ravissants des sites qui l'entourent. Nous commençons par les explorer, et, remontant la rue du village, car ce n'est qu'un village, nous arrivons au château du landgrave.

Jadis un castel romain, à gauche, à l'extrémité de cette rue, étalait sa masse gigantesque. Mais au XIII^e siècle, on le remplaça par un château, qui, à son tour, a fait place au donjon actuel qui est très-haut et au nouveau manoir bâti au XVII^e siècle. Les caves qui s'étendent sous le palais sont évidemment de construction romaine, ce qui prouve que les fondations du premier castel ont servi aux constructions qui l'ont remplacé.

On nous montre dans une galerie une fort belle collection d'antiquités romaines, trouvées dans le voisinage.

Nous remarquons aussi, dans la cour, la statue équestre en bronze du Landgrave Frédéric II. Voyez, si vous le jugez à propos, son histoire. Elle vous racontera sa victoire sur les Suédois, à Ferhbellin, en 1765.

Nous nous dirigeons ensuite vers le parc, très-vaste, assez accidenté, et heureusement arrosé d'une rivière dont les fort belles carpes nous divertissent par leur glotonnerie. Emile ne s'est-il pas avisé d'attacher un pain à une longue corde, et, du haut d'un pont, montrant aux poissons cet objet de leur convoitise, de les faire sauter d'une façon fort amusante!

A Hombourg, nous sommes très-proches du Taunus, sur le versant duquel est située la petite ville. Nous trouvons même une large allée qui de Hombourg mène au *Rothemberg*, élevé de cent quatre-vingt-sept mètres au-dessus du niveau de la mer. De ce Rothemberg, on découvre de magnifiques bois de sapins, des lacs remplis de saumons et de truites, et un rendez-vous de chasse.

— Là-bas, voyez-vous le *Scalberg*, dit un chevrier à Fernand qui l'interroge; si vous allez jusqu'à son sommet, vous trouverez les ruines d'un antique château-fort teutonique.

Mais nous nous contentons de rester sur le Rothemberg. En vain Emile nous désigne le *Teldberg*, le point le plus élevé du Taunus, qui n'a pas moins de huit cent trente-quatre

mètres, et dont le panorama doit être des plus grandioses, puisqu'il est en face du Rhin, des montagnes du Spessart, de l'Odenwald, du Tonnerre et des Vosges; nous le prions de réfléchir à la distance qui nous en sépare, et nous le privons d'aller voir la pyramide triangulaire placée à son sommet, qui indique les frontières des Etats de Nassau, de Hesse-Hombourg et de Francfort.

— Monsieur, me dit le chevrier, ne distinguez-vous pas sur le flanc du Feldberg, un rocher qui élève sa pointe grise?

— Parfaitement, mon bonhomme.

— Eh bien! Monsieur, quand je me suis fait berger, après les guerres de votre empereur, pendant lesquelles j'ai été prisonnier des Français, j'ai appris que ce rocher s'appelait le *Lit-de-Brunhilde*. On m'a dit son histoire, voulez-vous la connaître?

— On part, on part! cria M. Verbedur.

Brave homme! le laisser là en plan avec sa légende! cela me fit mal au cœur. Je lui donnai une pièce blanche et lui serrai la main. Le croirez-vous? Il me sembla plus heureux de la seconde chose que de la première.

On nous montre, de loin encore, les ruines de Hahstein et de Reifenberg. Mais que font les ruines de loin, si non un bel effet dans le paysage?

On nous signale aussi les débris d'un vieux mur, appelé dans le pays *Plahlgraben*. Il est attribué aux Celtes.

Si je me tais sur les légendes et diableries que l'on raconte sur le *château de Kænigstem*, sur les vallées de *Lorsbach*, sur le village d'*Epstem*, sur *Pisbach*, dont les aspects romantiques ne peuvent se décrire, c'est qu'il nous faut rentrer en hâte à Hombourg. Car voici qu'un orage se forme.

Nous allons donc aux bains, au Casino, aux salles des jeux... Oh! quel luxe, quelle magnificence, quelles richesses!

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

Voilà donc le temple de cette horrible passion! Entendez-vous sonner l'or sous ces lambris dorés? Quelles physionomies impassibles que celles de tous ces joueurs! Des femmes, oui, des femmes; des vieillards, oui, des vieillards; des hommes jeunes, élégants; des personnages dont le bon ton appellerait ailleurs le respect, jouent, jouent encore, gagnent, perdent plus qu'ils ne gagnent, rejouent et reperdent... c'est affreux à voir...

Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames?

On nous le dit: le cimetière est peuplé des cadavres de ceux qui, ayant tout perdu, tout!

cherchent un refuge contre le désespoir dans le suicide et la mort ! On le sait , et on joue. Nous voyons une femme qui vient de tout perdre ! nous voyons un vieillard qui s'isole en s'abritant dans un salon désert , et qui pleure...

— Mais voilà bien notre jeune Autrichien ? dit M. Verbedur.

— Pauvre enfant ! fait madame Daurey.

— J'ai perdu , Madame ! j'ai perdu ! nous dit-il en nous apercevant. J'ai perdu plus que je ne pouvais perdre... l'honneur de mon père , et... la vie de ma mère !

Et il sortit , s'éloigna rapidement et... disparut...

Madame Daurey voulait le rappeler pour lui faire entendre quelques douces paroles ; mais nous ne le retrouvâmes plus.

La chaleur était étouffante , et l'orage menaçait toujours. Aussi ce fut en vain que nous voulûmes prendre des rafaichissements au café du Casino , tenu par Chevet , de Paris ; la foule qui stationnait au tour des tables était si nombreuse , qu'au lieu d'attendre , nous remontâmes en omnibus pour regagner le chemin de fer.

Notre retour à Francfort le soir , fut la contre-partie de notre départ du matin. Un jeune notaire , avocat ou homme d'affaires se trouvait avec nous , et nous expliqua les mystères des jeux.

— Depuis que les jeux , chassés de France à cause de leur affreuse immoralité , se sont réfugiés sur les bords de notre Rhin , nous dit-il , le pays est perdu. Notez que si l'on gagne une ou deux fois ; l'on perd vingt. L'avantage est donc toujours pour la banque. Néanmoins le sens moral est tellement perverti par cette folle passion , que dans l'espoir d'un lucre immonde , nous voyons nos paysans , nos ouvriers , les gens du peuple , travailler toute la semaine , pour revenir à Hombourg jouer le dimanche , et y laisser tous , pour un qui gagne , le fruit de leurs labeurs et de leurs fatigues.

— Mais comment les souverains des petits Etats riverains du Rhin tolèrent-ils les jeux sur leurs terres ? demanda madame Daurey.

— Pourquoi ? Parce que l'amour de l'argent les possède , eux aussi , répondit notre compagnon de voyage. Ignorez-vous donc , Madame , que le fermier des jeux paie aux Etats : ici , deux millions annuels ; là , trois ; ailleurs , peut-être plus encore ; et qu'en outre ces fermiers sont tenus à élever des constructions monumentales , à créer des parcs , des promenades , à entretenir les routes ; sans compter que de tous les points de l'Europe , la société se donne rendez-vous à Hombourg , à Wisbaden , à Baden-Baden , à Ems , à Spa. , ce qui enrichit considérablement la contrée.

— Ainsi , à l'argent et à de tels avantages , on sacrifie le bien-être moral des peuples ? C'est affreux ! répartit notre excellente amie.

— Mais , ma mère , si l'on gagne ? hasarda Emile.

— Mon fils , répondit solennellement madame Daurey , la mère de Louis IX , Blanche de Castille , disait à son fils : J'aimerais mieux vous voir mourir que commettre un péché

mortel ! Moi je vous dirai : J'aimerais mieux vous voir mourir que devenir un joueur, car le jeu mène au baigne ou à l'échafaud !

Nous arrivions à Francfort... l'orage éclatait sur Hombourg : que n'enlevait-il dans ses tourbillons l'affreuse passion qui tyrannise ses héros !

Pauvre jeune Autrichien, en avons-nous reparlé depuis !

Le lendemain, tout impressionnés encore des drames de la veille, nous reprenons le chemin de fer, mais pour nous rendre à Mayence.

Nous avons la bonne fortune de nous trouver dans ce voyage face à face avec un officier prussien, tiré à quatre épingles, sentant d'une lieue son ci-devant jeune homme, faisant le *cavaliere serviente*, et se passant la langue sur les lèvres au souvenir du long séjour qu'il fit à Paris en 1815. Il est décoré de la croix de fer ; mais elle n'est pas tellement lourde qu'il ne se sente rajeuni dans ses récits de prouesse.

— Ici, nous dit-il, nous montrant la plaine de *Hachst*, le 11 octobre 1795, se livra une bataille entre les Français et les Autrichiens. Jourdan commandait et triompha.

— C'est le mot de la France : Triomphe ! fit Emile.

Je ne vous redirai pas notre long entretien ; il me faudrait plus d'espace que ces mémoires ne m'en accordent.

Nous arrivons à *Castel*, et la superbe Mayence nous apparaît avec ses dômes, ses flèches, ses clochers, ses tours et ses quais magnifiques. C'est comme une vision orientale. Elle baigne gracieusement ses pieds dans le fleuve, et repose mollement endormie sur la colline qui regarde le Taunus, le Hunsruch et le Westreich. Derrière le Mein, s'élèvent aussi le Mélibocus, l'Olzberg et d'autres points culminants, qui encadrent merveilleusement l'horizon.

Oui, j'ai derrière moi le *Castellum Moguntiacum* que Martius Agrippa, capitaine favori et gendre d'Auguste, éleva pour empêcher les Germains d'occuper la rive gauche :

J'ai devant moi le *Moguntia*, que Drusus éleva plus tard pour continuer la chaîne de forteresses qui tenait le Rhin captif ;

Voici sur les remparts, en face, le *Drussustein*, masse de pierres, appelée aussi *Eichelstein*, que l'on croit être un monument élevé au général romain Drusus, et là-bas, près de *Zalbach*, l'aqueduc que construisit le même Drusus, et qui se compose encore de cinquante-neuf colonnes ;

Ici, sur ces flots du fleuve dompté, Trajan fit bâtir un pont dont les débris sont encore visibles quand les eaux baissent ;

Là, sur la langue de terre qui s'avance entre le Rhin et le Mein, le même empereur Trajan éleva une forteresse que nos rois carlovingiens habitèrent sous le nom de *Kufstein*, aujourd'hui *Gustavburg*.

Dans cette ville de Mayence, la 22^e légion, qui avait assiégé Jérusalem avec Titus, tint garnison ;

Crescentius, venu avec elle, le saint évêque convertit ses habitants à la religion chrétienne ;

Mais alors une terrible persécution s'éleva contre les nouveaux chrétiens, et les murs de Mayence furent teints de sang : Crescentius et Hilarius en furent les premières victimes ;

Les Huns, les Vandales et les Allemands s'en emparèrent aux iv^e et vi^e siècles ;

Au vii^e, Dagobert vint la reprendre et s'y établir ;

En 712, l'évêque Sigebert l'entoura de murs ;

En 720, Charles Martel la délivra des Burgundes ;

Carloman et Pépin y nommèrent, en 745, saint Boniface archevêque, et y firent élever un vaste palais ;

Charlemagne y bâtit un pont qui fut brûlé en 813 ; il y éleva aussi, sur l'Abanusberg, un couvent et une école ; sa femme Fastrada y fut enterrée ;

Au xiii^e et xiv^e siècle, elle devint la résidence de quelques troubadours, et, en 1318, le plus célèbre de ces poètes guerriers, Henri Frauenlob, y fut enterré ;

En 1247, Mayence fondait la ligne des villes rhénanes et en devenait la reine ;

Dans la guerre de Trente-Ans, elle était cruellement affligée ;

A partir de 1631, Gustave-Adolphe de Suède en faisait le centre de ses opérations ;

Les Impériaux et les Français s'en emparèrent successivement en 1655 et 1644 ;

Au xvii^e siècle, l'électeur Philippe le Sage la relevait de ses ruines, et fondait le pont de bateaux ;

En 1792, elle était prise par Custine, sans coup-férir ;

Elle était assiégée et prise de nouveau par les Français en 1794, 1795, 1797, et ils s'y maintinrent jusqu'en 1815 ;

Enfin en 1857, la main criminelle d'un soldat, mettant le feu à la poudrière qui domine l'antique cité, faisait sauter un tiers de la ville, ébranlait tous ses monuments, et couvrait de cadavres et de décombres la ville toute entière.

Depuis 1815 Mayence est au grand duché de Hesse-Darmstadt, et se trouve la principale forteresse de la Confédération germanique.

Car avant de quitter Castel, où je lis sur un carnet ces détails écrits à l'avance, voyez ces fortifications qui se relient à celles de Mayence et les complètent. Voyez aussi cette superbe caserne réservée à la garnison autrichienne. Puis, passant le Rhin sur son magnifique pont, examinez comme ses eaux bleues refusent de se mêler aux ondes jaunâtres du Mein, qui se jette dans ce fleuve un peu plus haut que cette courbe gracieuse décrite par le Rhin avant de baigner Mayence.

Enfin nous entrons dans la ville triomphalement, dans une calèche, qui porte nos bagages à l'hôtel du Rhin, et, comme des gourmands, nous promène sans retard aux mets savoureux de la curiosité, c'est-à-dire à travers la ville.

Vraiment, rien n'est beau comme la vénérable cathédrale qui s'élève solennellement au centre de la cité; malheureusement elle est voilée par une foule d'édifices qui l'entourent. Le palais électoral qui occupe la droite sur le quai et le château qui s'élève à gauche, sont d'un effet magnifique. Nous passons en revue les portes *Neuve*, celles de *Gauthor*, de *Munster*, et sur le Rhin, la *Porte Rouge*. Nous trouvons fort belle, mais silencieuse comme un tombeau, la magnifique rue de Grosse-Bleiche-Strasse. A peine y rencontrons-nous quelques hulans au bonnet de fourrure, et des hussards à sabretache mal portée. Là, s'élèvent de nombreux palais, des hôtels seigneuriaux, l'arsenal, des casernes. La place de la Fontaine, celle de l'Obélisque, la bibliothèque, les musées, offrent de ces aspects qui flattent l'œil. Mais que de rues étroites, tortueuses, tristes, surtout dans le voisinage du Rhin. Les plus marchandes, *Schustergasse* et *Augustinergasse*, sont infiniment plus vivantes et plaisent davantage que celles beaucoup plus belles de *Thiermarlbestrâsse*, *Ludwigstrasse* et *Weibergartenstrasse*.

Nous remarquons une place fort étendue, la *Place du Château*. C'est là que les Autrichiens et les Prussiens qui tiennent garnison dans la ville, au nombre de huit mille hommes, ont tous les jours leurs grandes parades. C'est un fort vaste carré planté d'arbres qui forment une promenade très-agréable.

Tel est l'ensemble général de la ville. Mais vous concevez que c'est une promenade rapide que nous faisons de la sorte. Nous reprendrons ensuite l'examen de chaque monument. Bonjour, lecteur; nous allons au dîner, et certes nous lui ferons honneur.

Amis, si vous tenez à le savoir, nous avons passablement festoyé à la table de Meinherr Hanlein, au Rheinischer. J'entrerai même dans le détail en vous disant que nous avons trouvé parfait le fameux jambon, ce jambon si vanté de la ville de Mayence; le lièvre au sucre nous a plu passablement aussi; quant aux perdreaux-confitures, voyez-vous, c'est le chef-d'œuvre de la cuisine allemande.

Cela dit, transportez-vous avec nous à la cathédrale. C'est autour de ce vieux monument que se trouve la vraie Mayence, Mayence l'antique, la curieuse Mayence.

Cette cathédrale n'est pas la cathédrale bâtie par l'évêque Willigis, qui le premier en éleva les murailles. Non, la cathédrale de Willigis fut brûlée le jour même de son inauguration par les lampions qu'on avait allumés pour lui faire fête. Il ne resta de cette première église que deux tours rondes, et les portes de bronze.

On voulut utiliser les deux tours et les portes de bronze.

Alors vers 900, on éleva le chœur de l'est et le portail; en 1100 on fit la nef; et vers 1100 le chœur de l'ouest.

Il y a donc deux chœurs, comme vous voyez, lesquels chœurs sont reliés par la nef. On dirait deux églises soudées ensemble.

Alors on couvrit les chœurs de coupoles, ce qui fit deux, et on y joignit deux tours qui, avec les deux tours de Willigis, produisirent quatre tours.

Aussitôt on ferma l'église avec les portes de Willigis.

La cathédrale est donc bâtie en forme de croix à deux têtes. Mais que de désastres elle eut à subir. Elle fut incendiée en 1081, en 1137, en 1190. La foudre vint à son tour la frapper en 1767. De nouveau brûlée en 1793, par suite du bombardement opéré par les Français, on en fit un magasin à fourrages, car à cette époque désastreuse, MM. les Français, par ordre, ne devaient plus croire en Dieu.

Tous ces détails nous sont donnés par un Suisse taillé en Hercule, qui manie mieux sa hallebarde que la langue française, ce qui fait que je me permets de traduire ses récits. Il nous montre même des boulets fixés dans les murailles du cloître, et venant, dit-il, de MM. les Prussiens, voulant chasser les Français de la ville.

Nous remarquons les superbes boiseries du sanctuaire; la position qu'occupe l'orgue, à l'angle de la croix; la position du peuple qui les place de côté aux offices, puisqu'il y a deux chœurs et deux autels aux extrémités. Mais ce qui nous occupe le plus, ce sont les trente ou quarante tombeaux en marbre blanc et noir qui décorent chacune des colonnes de ce vaste édifice.

Je ne citerai que celui de Fastrada, femme de Charlemagne. C'est une simple pierre murale; mais son antiquité et les ossements qu'elle recouvre méritent seuls notre pèlerinage.

Cependant je ne dois pas omettre celui du trouvère Frédéric Frauenlob, qui est une pierre tombale, placée sous les arceaux du cloître. Un seul petit mot sur ce Frauenlob, le troubadour.

D'ailleurs je n'ai qu'à copier la légende que nous vend le Suisse.

« L'an du Seigneur 1317, la veille de Saint-André, Frauenlob a été enterré avec de grands honneurs dans le cloître de l'église principale de Mayence. De sa maison jusqu'à son dernier asile, il fut porté par des femmes qui poussèrent de grandes lamentations, à cause des louanges infinies qu'il avait décernées, dans ses poésies, au sexe féminin en général. De plus, il fut versé sur sa tombe une telle quantité de vin, qu'il se répandit dans tout le cloître. »

Le fait est qu'en stationnant sur ce tombeau, soit illusion, soit la présence du Suisse qui me parle d'assez près, une forte odeur de vin me monte au cerveau.

J'avais affaire à la poste, car j'écrivais à mon père; mais, selon l'habitude des écoliers, pour m'y rendre, je pris le chemin le plus long. Or, je flanais devant la façade d'un palais, lorsque demandant le nom à la sentinelle prussienne qui se panadait devant sa guérite, elle me répond :

— Z'est le sâteau du vrand-dug de Nazau... Z'était autrefois le balais de l'ordre deudonique...

— Merci... lui dis-je.

Et tout en m'en allant je m'expliquais à moi-même les paroles du Prussien.

— J'y suis, m'écriai-je. C'est le château du grand-duc de Nassau. Autrefois c'était le palais de l'ordre teutonique.

Sur ce, j'entends des tambours dont le bruit imitait assez bien celui de chaudrons. J'accours... et je me trouve en face de tout un régiment d'Autriche. Quand les soldats emboîtaient bien le pas, les tambours se reposaient. Quand ils s'étaient reposés et que les soldats désemboîtaient le pas, les tambours reprenaient. Je restai bien une heure à voir manœuvrer ces uniformes blancs. Puis je continuai ma route.

C'est une église que je trouve alors à ma gauche. J'entre : je suis dans la chapelle de saint Ignace. Je prie d'abord, mais je regarde ensuite. Rien n'est beau comme les peintures de la voûte; le maître-autel est surmonté d'une superbe auréole. Je proclame cette église la perle des édifices de Mayence.

Enfin j'arrive à la poste : je dépose mes lettres, et, comme la poste est à l'hôtel des Trois-Couronnes, je demande si je ne suis pas voisin d'un monument du moyen-âge, bâti en 1345. C'est l'hôtel même. J'apprends alors qu'à l'époque où Mayence appartenait à la France, notre grand empereur choisissait cet hôtel pour quartier-général. J'ajoute qu'il est situé sur une place angulaire assez curieuse.

De Francfort nous avons été à Hombourg; de Mayence, nous allons à Wisbaden, dont nous prenons le rail-way à Castel, près du fort Montebello!

Mais quelle différence de Wisbaden à Hombourg. Rien n'est coquet, gracieux, charmant, comme cette capitale du grand-duché de Nassau.

Quel peuple que le peuple romain! Ne connaissait-il pas déjà, lui aussi, l'effet salutaire des *Fontes-Mattiaci*, Wisbaden? Au moins n'avait-il pas les jeux. Son jeu, à lui, c'étaient les *Castels*. Soyez surs qu'ils avaient un fort à Wisbaden.

— Messieurs, venez avec un vieux soldat, décoré d'une jambe de bois par les Français, au siège d'Anvers, et vous verrez qu'il n'est pas amputé de la langue... nous dit une sorte d'invalidé à notre descente du chemin de fer.

Et, sans attendre notre réponse, notre homme se met en mouvement et nous précède par une avenue de sycomores digne de Versailles. Nous avons la ville à notre gauche, et enfin nous atteignons les bains.

Cet invalide tient parole; écoutez sa langue :

— Voici l'édifice principal de Wisbaden, le *Kurmsaal*; il est orné d'une somptueuse colonnade, et, pendant que de fort belles boutiques forment des arcades, des décors intérieurs en font un édifice d'une grande magnificence.

Les plantations qui l'entourent, en vallées, en collines, en lac, produisent le plus bel effet. Les pelouses sont d'une fraîcheur irréprochable. Voyez, Messieurs et Madame, comme le beau monde se donne ici rendez-vous. C'est que la journée est des plus belles; et puis tout-à-l'heure, la musique va se faire entendre. Tenez, n'entendez-vous pas ses premiers accords. Là-bas, c'est la rampe du *Sonnenberg*; son sommet est couronné des

ruines d'un vieux château. Sur la colline, là, vous apercevez un délicieux château d'été. C'est celui de la grande-duchesse-mère. Il est peu de sites plus gracieux ; et, des fenêtres, on a une vue ravissante.

Ne vous inquiétez pas de cette foule, Madame... Ah ! c'est votre fils que vous cherchez ? le voici qui pêche dans le lac ; qu'il prenne garde de se faire prendre.

On joue dans ces salles. Si Madame le désire, je la ferai pénétrer... Mais Madame aime mieux entendre la musique. Oh ! les Prussiens sont habiles. Si Madame et Messieurs avaient le temps, je leur ferais voir la ruine de Frausteim, là, dans la vallée. Mais je vois que la société aime mieux rester ici...

— Non, dit Emile, nous avons suffisamment vu Wiesbade, allons voir la ville, et puis, attendez-moi d'abord...

Et voilà notre Emile qui disparaît sous les galeries du Kurmsaal. Il ne reparait qu'un quart-d'heure après, et remet fort mystérieusement à sa mère une boîte qui me paraît être un écrin. En effet, c'est une fort belle parure de gros grenats que ce bon fils offre à sa mère... Et si quelque chose égale le bonheur de l'enfant, c'est le bonheur de madame Dauray, dont les yeux se mouillent de larmes.

— Tu as pensé à moi ? lui dit-elle.

— Et vous, mère, ne pensez-vous pas toujours à moi ? répond-il.

L'invalidé reprend son tic-tac :

— Madame et Messieurs, ne craignez pas la fatigue ; ce que je veux vous faire voir mérite que nous nous avancions vers le *Néroberg*, dans la vallée de Néron. C'est l'affaire d'une heure.

Rien n'est curieux, en effet, comme la contrée que nous montre notre guide. Une foule de promeneurs circulent dans tous les sens, car c'est un dimanche, et tous les habitants de Wiesbade, de Mayence et d'ailleurs, sont en fête dans le voisinage. On entend au loin les échos de musiques joyeuses et de fanfares retentissantes.

Pendant que nous admirons les vallées, les collines, les bois, le *Néroberg*, notre invalidé marche toujours.

Enfin, se tournant vers nous :

— Regardez ! dit-il.

Nous avons devant nous un temple grec, à quatre coupes dorées, accompagnant un dôme doré aussi, et surmonté de croix grecques d'où pendent des chaînes d'or. La construction est d'une exquise beauté. Des escaliers nous permettent de gravir jusqu'au monument qui se dresse à l'entrée d'un bois, sur la rampe du *Néroberg*.

— Hâtons-nous, dit l'invalidé, les popes vont peut-être commencer l'office.

Nous sommes bientôt dans l'intérieur de l'édifice. Marbres riches, peintures parfaites, or, argent, velours, tapis, tout y est d'une suprême richesse.

Ce temple n'est autre chose qu'un tombeau? Quelle sublime beauté dans cette statue couchée!

— C'est l'épouse du grand-duc de Nassau, morte il y a dix ans, à la fleur de son printemps, nous dit le guide. Le grand-duc, désolé, lui a élevé ce monument, qui a coûté quatre millions. Il vient souvent y prier, et quelquefois sa nouvelle jeune femme l'accompagne. La princesse était russe, elle appartenait à la religion grecque. Aussi ce sont des popes qui sont chargés du service qui se fait tous les jours.

Comme on nous a mis des pantoufles de feutre aux pieds, pour épargner le marbre et le velours, le calme règne en ce lieu funéraire. Aussi nos cœurs s'élèvent vers Dieu, lorsque soudain, des entrailles de la terre sort un chant mélancolique et lugubre, qui nous remue les entrailles.

C'est l'office qui commence. Il nous faut sortir. Mais, au moins, nous avons eu le temps d'admirer cet admirable monument de l'amour conjugal.

En sortant, nous rencontrons quelques popes qui arrivent, et, dans une des cellules du temple, nous en voyons d'autres qui causent et rient... Hélas! on s'habitue si facilement à la pensée, à la présence de la mort!

Pour moi, je descends tout impressionné, et, nonobstant les promeneurs que nous trouvons; les bruits de fêtes qui plânent dans l'air; deux Français que nous rencontrons dans la ville, et qui, entendant la langue française retentir à leurs oreilles, viennent nous dire qu'ils sont des Français exilés depuis trente ans, et nous demander des nouvelles de la patrie; le bel aspect de la ville, ses jolies rues, ses belles places, son riche palais du duc, son Grand-Théâtre, je rentre fort sombre à Mayence, et je remarque que madame Daurey, que M. Verbedur, que tous mes camarades ont subi les mêmes impressions que moi-même.

J'oubliais de dire que notre invalide reçut cinq florins de notre cher maître, et que de joie, voulant faire un entrechat, il se mit les quatre fers en l'air.

Mais en se relevant, il disait avec l'accent de l'allégresse :

— J'aime mieux les Français que les Anglais, moi! Les Français ne sont pas fiers: ils vous serrent volontiers la main, sans compter qu'à Anvers ils m'ont serré le pied à le couper, les coquins! Enfin, ce qui est fait est fait. Tout de même, j'aurais eu du plaisir à vous conduire, Madame et Messieurs, par de-là le Taunus, là derrière: je vous aurais montré le *Trompeter*. Figurez-vous qu'à l'endroit dont je parle, un trompette français fut cerné par un régiment d'Autrichiens. On lui mit vingt sabres sur la poitrine, et il allait mourir, lorsqu'il demanda, comme dernière faveur, de jouer son air favori avec son cher instrument. On le lui permit. Le trompette sonna. Mais alors, à ce signal, voilà quarante Français qui arrivent au galop, et pif, paf, pan! à bas mes Autrichiens. Quels braves que ces Français!

Nous étions déjà loin que notre terrible bavard parlait encore.....

Excursions.